

# La double allégeance

Graham Greene

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

L'Angleterre est à la fois un club et une île, et un club parce qu'une île. Donc un double enfermement. Les meilleurs de ses enfants cherchent toutes sortes de moyens pour s'évader de cette prison, car l'enfer peut lui aussi être un club privé et sélect. Chesterton, dont nous parlions il y a quelque temps,<sup>1</sup> en sortit en passant à Rome. D'autres, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, crurent pouvoir en sortir en passant à Moscou quand le communisme était encore une religion et une Eglise. Graham Greene, pour faire bonne mesure, passa à Rome et peignit des personnages qui passèrent à Moscou ou du moins qui en eurent la tentation.

Les romanciers catholiques jouissent par rapport à leurs collègues athées, incroyants ou simplement agnostiques de l'inestimable privilège de compter parmi la galerie de leurs personnages deux des êtres les plus intéressants et les plus fertiles en invention de la création : le Créateur en personne et son ennemi numéro un, autrement dit Dieu et Satan. Ce sont deux armées en bataille, deux camps bien tranchés, et

pourtant des couloirs souterrains ne laissent pas de les relier l'un à l'autre.

Greene, pour sa part, est d'abord un Anglais et ensuite un converti, ce qui donne un romancier catholique anglais. Il conserva de son humour britannique, ce goût impertinent des farces et des facéties qu'ont les petits garçons et les jeunes universitaires d'Oxford et de Cambridge, universités qui, en ce temps-là, n'avaient pas pour tâche de préparer les étudiants à la vie active, laborieuse et professionnelle, mais à conserver en eux cet esprit d'enfance un peu pervers.

Greene resta donc un petit garçon qui refuse d'entrer dans le monde des adultes et d'embrasser la religion sérieuse de ses parents : l'anglicanisme. (Son père était en plus directeur d'école.) Et si sa conversion au catholicisme n'avait été qu'une farce de petit garçon ou d'adolescent, mais une farce qui lui ouvrait les portes du monde surnaturel et de la grâce évangélique, une farce infiniment plus sérieuse, plus grave et plus tragique qu'une vie qui croit pouvoir s'en passer ? La trahison du converti ne peut-elle être considérée comme la manifestation suprême de l'humour ? (Saint Paul et les apôtres n'ont-ils pas trahi le judaïsme pour se convertir au christianisme ?) L'humour

lettres

A l'occasion des vingt ans de la mort de **Graham Greene**, les éditions Robert Laffont ont publié les œuvres complètes de l'écrivain en deux volumes :

- *La chaise vide et autres récits inédits*, Paris 2011, 1024 p.

- *La puissance et la gloire*, Paris 2011, 1248 p.

1 • Voir « Chesterton. La quête excentrique du centre », in *choisir* n° 615, mars 2011, pp. 33-35.

ou la farce n'étant qu'une forme profane et préparatoire de la grâce. En abolissant tout respect humain, en faisant même fi de toute appartenance nationale et raciale, l'humour est sinon la grâce elle-même, du moins le véhicule de cette grâce qui violente et parfois détruit la nature pécheresse.

## Un temps existentiel

Le cas de figure de la conversion-traison de Graham Greene est assez différent de ceux du dandy Wilde et de l'anti-dandy Chesterton. La conversion de Graham Greene n'obéit ni à des mobiles esthétiques ni à des mobiles dogmatiques. Elle est à la fois la quête de l'héroïsme et du fruit défendu. Si Chesterton se situe dans le conte et l'allégorie, donc dans l'intemporel, Greene est dans l'action et dans l'Histoire, donc dans un temps existentiel. Le temps de la déréliction et du malheur.

Graham Greene a utilisé le cadre du roman d'espionnage pour situer ses romans métaphysiques. En ce temps-là, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le monde était divisé plus ou moins en deux

camps, celui du communisme moscovite et celui des démocraties capitalistes. Greene superposa à cette division toute politique et temporelle, celle augustinienne et théologique des deux cités ennemies.

Le traître, l'agent double, la taupe greenienne n'est pas le conspirateur chestertonien, avec la plume du cavalier stuartiste au chapeau. Le héros greenien trahit son Eglise, sa patrie, sa foi, non pour une idée mais pour l'amour d'une femme, et d'une femme qui n'a rien d'une Mata Hari, non, une femme femme, et pour cette raison doublement fatale. Chez Greene, tout commence et tout fini par les femmes - ce qui en fait un cas à part dans l'échantillonnage des dandys anglais, convertis ou non.

Ce qui était conspiration et allégorie chez Chesterton devient chez Greene espions et prêtres alcooliques vivant dans le péché, plongés dans le bain glacé de l'Histoire et obéissant à une théologie non plus clairement thomiste, comme chez Chesterton ou Evelyn Waugh (romancier catholique lui aussi), mais comme arbitrairement et clandestinement augustinienne. Greene choisit ses personnages non plus dans les hautes sphères de la société où évoluent les *Bright Young Things* de Waugh et les femmes évaporées et les ectoplasmes de Ronald Firbank, mais dans le bas-fond. Le monde demeure le mauvais lieu - au sens évangélique -, pas pire en bas qu'en haut, chez les pauvres que chez les riches.

Greene dit s'être converti au catholicisme parce que la femme dont il était épris à l'époque et qu'il désirait épouser était catholique. Cette foi qui ne semble tenir chez lui qu'à un fil, il dira l'avoir perdue, retrouvée, reperdue, finissant par avouer qu'il ne pratique plus. Il continuera cependant de s'ap-

« Espions sur la Tamise » (1944), de Fritz Lang, d'après le roman de Greene, « The Ministry of Fear »



peler catholique mais refusera d'être considéré comme un romancier catholique. Il jouera comme le permet la langue anglaise sur sa double appartenance étymologique, distinguant la foi (*faith*) de la croyance (*belief*), disant qu'il a perdu la première et conservé la seconde (ce qui faisait sourire son ami Waugh, souvent fort critique à l'égard de la théologie sous-jacente aux romans de Greene). Faut-il voir là une opposition, comme chez Pascal, entre le Dieu d'Abraham et celui des philosophes ? Greene resta donc catholique à l'image de ses personnages divisés en loyautés contraires et contradictoires.

L'Anglais est joueur par nature. Un espion anglais est donc doublement joueur et doublement anglais, et ce d'autant plus s'il joue double jeu. Et il peut même jouer gros, jouer son va-tout. Il y a chez Greene, sous-jacent à tout ce qu'il écrit, l'idée qu'on peut jouer son salut, sa vie, comme à la roulette russe.

D'une certaine manière, la dramaturgie greenienne est la traduction romanesque de la parole de saint Paul : « Là où abonde la péché, abonde la grâce. » En disant cela saint Paul se doutait-il qu'il avait du même coup fondé toute une race d'écrivains : celle des romanciers catholiques, la grâce étant l'excentricité majeure d'un Dieu dont les voies ne sont pas les nôtres ?

Le thème du traître, de la double allégeance est le thème majeur de la dramaturgie greenienne, d'autant plus que ce drame, cette déchirure, les héros greeniens la reproduisent très souvent dans leur vie privée, car Greene est également le romancier de l'adultère. Je parle du seul adultère qui ait un sens, l'adultère chrétien, celui qui prive un catholique de la communion. Greene lui-même l'a vécu dans sa vie privée, sans demander à l'Eglise d'adoucir la

sévérité de ses commandements en sa faveur. Il accepta les règles du jeu et fit du confesseur le troisième personnage de sa trilogie. (On trouve aussi chez Greene des confesseurs-espions.)

L'humanité greenienne se compose essentiellement de deux sortes d'hommes, le pécheur et le saint, dont les camps ne sont pas toujours très bien délimités, chacun faisant des incursions dans celui de l'autre. A la périphérie et comme étranger à ce drame, et exclu de l'économie évangélique de la grâce et du péché, se tient le pharisien. Il est du monde et reçoit sa récompense ici-bas.

## Romancier-caméléon

François Mauriac aimait beaucoup Graham Greene. Lecteur d'un des romans de maturité de Greene, Mauriac fait part dans son bloc-notes de l'époque de l'irritation qu'il ressent, en tant que romancier catholique, à être lui aussi confondu avec tel ou tel de ses personnages et à être jugé à travers lui. Querry, le héros de *La Saison des Pluies*, a perdu la foi. (C'était une chose qu'on entendait dire dans mon enfance.) Mauriac se demande ce que cela veut dire que de perdre la foi. Et d'abord il nous dit que seul un objet peut se perdre, que la foi n'est pas quelque chose qu'on tient serrée dans ses poings comme un parapluie. Pour l'avoir perdue, il faudrait l'avoir possédée, mais la foi n'est pas une possession, précise Mauriac. Certes, mais enfin il faut bien user de mots pour se faire entendre, ne fût-ce que de soi-même, et nous n'avons que deux verbes auxiliaires, *être* et *avoir*, à notre disposition.

Mauriac conclut ainsi : « L'incrédulité de Querry est toute pénétrée d'une sourde passion, de je ne sais quelle rancune infinie à l'égard de ce Dieu non pas caché mais absent, et cette rancune qui est l'envers d'un immense amour, nous le rend plus proche que la foi des missionnaires de la léproserie décrite ici, admirables, certes, mais automates du dévouement et mécanisés par leur fonction. Etre dans la nuit, ce n'est pas avoir perdu la foi, assister à des offices et répéter les formules, ce n'est pas l'avoir gardée. » Certes encore, mais enfin Mauriac parle d'un Dieu absent, et puis qu'est-ce à dire que de confesser son admiration pour des missionnaires qui ne seraient que des automates mécanisés par leur fonction ? Comment admirer un automate ? Et puis cette « rancune qui n'est que l'envers d'un immense amour », c'est du François Mauriac tout craché et pas du meilleur : ainsi raisonnait-il sur les choses de la foi et de la religion. Et ainsi parlait de Greene ce bourgeois romantique et sentimental, changé pour la circonstance en vierge folle. Un autre ami de Greene, Waugh, argumente beaucoup mieux sa critique de *La Saison des Pluies*. Il n'accepte pas l'idée mauriacienne (sinon greenienne) d'un Dieu absent ou d'un missionnaire à la foi d'automate. Il perçoit dans la « perte de foi » de Querry, un manque de courage et de volonté, et n'admet pas qu'on s'adonne au désespoir.

### Erratum

Dans l'article de Gérard Joulé sur Léon Tolstoï (*choisir* n° 623, novembre 2011, p. 35), il est question d'une lettre que *Trotsky* aurait adressée à Tolstoï. Son auteur serait en fait *Maxime Gorki*.

Je laisse au lecteur le soin de trancher ce débat épineux en son for intérieur, tout en sachant bien qu'il n'est pas aisé de distinguer le romancier-caméléon de ses personnages, d'autant que l'auteur peut toujours vous rétorquer, contrairement à Flaubert : « Je ne suis pas Madame Bovary. »

Un romancier catholique qui peint la faiblesse humaine et l'humanité pécheresse est par définition un homme divisé, et peut-être bien qu'il a besoin d'une multitude de personnages pour raconter son propre drame et l'expliquer à ses propres yeux. Peut-être a-t-il besoin du démon, du péché et de la dérélition pour faire abonder cette grâce dont parle saint Paul. En revanche, ce qu'on ne trouve pas chez Greene, ce sont des athées endurcis, des athées cérébraux et lucifériens qui se posent en ennemis de Dieu. Ceux de ses personnages qui perdent la foi, ou croient l'avoir perdue, restent humains, trop humains peut-être...

### En Suisse

Graham Greene passa les dernières semaines de sa vie en Suisse où il vivait chez sa fille, avec sa dernière compagne Yvonne Cloetta. Il s'éteignit le 3 avril 1991 à Vevey, ville dans laquelle il avait situé le cadre d'un de ses derniers romans, *Le Docteur Fisher de Genève*. Le prêtre qui officia à sa messe d'enterrement était un Espagnol, le Père Leopoldo Duran, qui lui avait inspiré dix ans plus tôt le héros de son *Monsignor Quixote*. Il est inhumé au cimetière de Corseaux.

G. J.